

**LA CONTRE-
RÉVOLUTION DANS
LE MIDI, 1790-1798**

Published @ 2017 Trieste Publishing Pty Ltd

ISBN 9780649104550

La contre-Révolution dans le Midi, 1790-1798 by Marcel Lecoq

Except for use in any review, the reproduction or utilisation of this work in whole or in part in any form by any electronic, mechanical or other means, now known or hereafter invented, including xerography, photocopying and recording, or in any information storage or retrieval system, is forbidden without the permission of the publisher, Trieste Publishing Pty Ltd, PO Box 1576 Collingwood, Victoria 3066 Australia.

All rights reserved.

Edited by Trieste Publishing Pty Ltd.
Cover @ 2017

This book is sold subject to the condition that it shall not, by way of trade or otherwise, be lent, re-sold, hired out, or otherwise circulated without the publisher's prior consent in any form or binding or cover other than that in which it is published and without a similar condition including this condition being imposed on the subsequent purchaser.

www.triestepublishing.com

MARCEL LECOQ

**LA CONTRE-
RÉVOLUTION DANS
LE MIDI, 1790-1798**

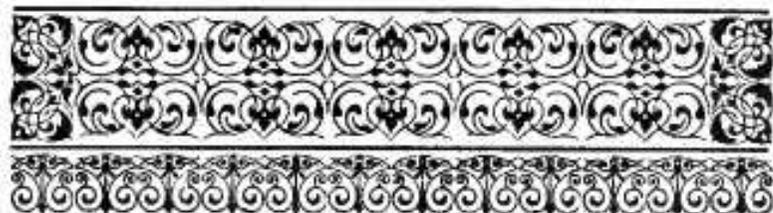
MARCEL LECOQ

LA
CONTRE-RÉVOLUTION
DANS LE MIDI

1790-1798

DEUXIÈME ÉDITION

ÉDITIONS DE LA CROISADE
76, RUE DES PLANTES, 76
PARIS



La Contre-Révolution dans le Midi

CHAPITRE I

Origines de la Résistance

La Révolution Française fut une tragédie aux multiples actes divers. Il serait vain d'en vouloir, d'un seul mouvement, embrasser et les causes et le développement, et la fin apparente sur la scène de l'Histoire. Une telle synthèse, quelque vaste qu'elle soit, laissera toujours dans l'ombre certains épisodes dont l'exposition contribuerait à faire naître une certitude.

Le travail d'exposition générale est fait depuis longtemps. Nous possédons des tomes imposants sur des thèmes étendus. Il s'en dégagait, il y a peu de temps encore, une atmosphère tendancieuse.

Le jeu de la lumière et de l'ombre, mal réglé à dessein, projetait sur les personnages de premier plan comme les Danton, les Desmoulins, les Robespierre, les Mirabeau, une auréole de gloire qui nous aveuglait. Ils semblaient grandir à nos yeux. C'étaient des demi-dieux.

Or, Taine ayant montré aux jeunes générations le chemin des archives, ouvert d'un doigt sûr les dossiers particuliers, nous nous aperçûmes de notre erreur. Ces géants avaient des misères et des faiblesses inhérentes à tout représentant de l'Humanité. Les mémoires dépouillés, on reconnut que, seul, l'esprit de parti pouvait les vénérer. Leurs correspondances, divulguées, nous les livrèrent dans l'intimité de leurs passions. Une recherche saine les dépouillait de tout artifice. On les mesurait à l'aune commune aux êtres humains.

Leurs actes ne s'écartent point de la mesure de tout démagogue déchaîné. Les vrais géants, ce ne sont pas eux : ce sont ceux qui se dressaient sur leurs pas pour les abattre !

Ainsi, on a été mal renseigné jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Mais, il est des instants où le mirage se dissipe, où la vertu reprend son éclat, où les méchants, confondus, soutiennent à peine l'horreur de leur mémoire. On croyait voir d'éminents sommets jalonner une route noble. Nos pères pouvaient-ils imaginer qu'il y en eut de plus élevés ?

Ils se berçaient au spectacle de l'unité révolutionnaire. Juges imprudents dont la religion était mal éclairée !

Cette façade était de carton, comme ces villes fantômes qu'on élevait sur le passage d'un tyran asiatique pour lui faire croire à la prospérité du pays. Point d'accord, mais des luttes acharnées entre le pouvoir déchu et celui qui prétendait le remplacer. Point d'unanimité aux cœurs des Français, mais des querelles de partisans. Là des batailles rangées entre des armées équipées, plus loin des conspirations sans cesse renaissantes. Nulle part acquiescement, partout des résistances.

A mesure que la Révolution s'accomplissait, ces mouvements prenaient de jour en jour plus d'ampleur. Danton invectivait : « Le métal bouillonne, si vous ne surveillez la fusion, vous serez tous brûlés ».

On cherchait des mesures contre les récalcitrants. On menaçait à tort et à travers en brandissant le glaive des lois. Les suspects s'inventaient. La haine dégorgeait sa lie. Et voici que, sur le ciel rouge se profilait la silhouette d'un instrument de répression qui se dressera en permanence dans la plupart des villes de France : la guillotine.



Non, la Révolution ne fut pas acceptée comme un état de choses définitif. C'est que le retour à

l'âge d'or que promettaient — prophètes imprudents — les philosophes, n'eut pas lieu. Au contraire, les choses allaient de mal en pis.

Ce siècle était malheureusement trop fertile en réformateurs politiques qui se hâtaient de démolir un édifice irrégulier, sans avoir ni les talents, ni les matériaux nécessaires pour le reconstruire sur un plan mieux ordonné. Après le 14 juillet 1789, l'ambassadeur de la République de Venise écrivait à ses commettants : « Une anarchie horrible est le premier fruit de la régénération qu'on veut faire subir à la France. Il n'y a plus ni pouvoir exécutif, ni lois, ni magistrats, ni police ».

Dans ces conditions, beaucoup de citoyens, dans les villes et dans les campagnes, se demandaient s'il ne valait pas mieux s'attacher à l'ancienne légalité. Les réactions du sentiment public contre la dégradation de la morale, le galvaudage de l'autorité, la tyrannie de la passion, furent nombreuses. Elles sont demeurées peu connues.

C'est qu'elles furent le fait d'une élite. La masse les observa, espéra, mais, pour son malheur, ne bougea pas. Elle en devait être cruellement punie.

Celui qui tolère l'iniquité la commet. Quiconque se délecte dans la passivité de son caractère, au moment où l'ordre social croule à grand bruit, devient un complice de sa ruine. S'il demeure

sourd à l'infortune, s'il dédaigne l'action salvatrice, il sera justement atteint à son tour. Le crime, n'ayant point été empêché, se développera sans obstacle. Brisé sans retour, le philosophe jettera vers le ciel des plaintes amères absorbées par les échos indifférents.

Les individus de cette sorte, violentés dans leur domicile, leurs intérêts, leurs familles, totalement privés des jouissances que procure la liberté, vécurent cependant sans tenter de changer leur sort. Leurs réflexions mettaient en parallèle l'horreur de leur position et le souvenir du bien-être passé. Ils subissaient des excès avilissants sans réagir. Ce phénomène, que l'imagination a peine à concevoir, mais que tant de révolutions ont permis de constater, explique les funestes effets d'un pouvoir dévorant agissant sur une multitude impassible.

Les tourmenteurs ne souffraient point que leurs victimes offrissent à leurs coups des visages calmes et des âmes sereines. Plus cruels envers leurs semblables que nous ne le sommes envers les animaux, ils chassaient par leurs menaces le repos de leurs cœurs, et peuplaient leur captivité de fantômes et de fausses nouvelles. Ils faisaient précéder leurs crimes d'une agonie morale entretenue par des images funèbres. Les créatures vouées à l'holocauste étaient hantées par leurs inventions exécrables.

Non contents d'anéantir les vies, les membres du Comité de Salut Public tuaient auparavant l'innocence dans la conscience des enfants, la pudeur dans le sentiment des mères, la virilité dans le caractère des hommes.

C'étaient des caricatures d'humanité qui s'offraient ensuite au bourreau. Les maisons d'arrêts devenaient des réceptacles de moribonds. Ceux qui en sortaient ne faisaient que changer de tombeau.

Les ripostes des Comités de Salut Public et de Sureté Générale aux oppositions provinciales, furent aussi vives que les attaques de ces dernières. Les auteurs de ces mouvements se virent atteints comme le faucheur couche, les uns sur les autres, les épis mûrs.

Pour réussir, il leur manquait la cohésion. Pour être puissants, il faut que les membres d'un corps soient étroitement reliés. Un rapide coup d'œil sur l'aspect des départements à cette époque nous convaincra de la bienfaisance d'une direction unique, qui ne vint pas.

Le Midi battait le rappel des fidèles. Autour du Vivarais qui, par sa conformation et les ressources de son sol, était le noyau de la résistance, d'autres contrées s'organisaient. Elles répondaient à l'appel des chefs ardéchois. Les ardeurs s'échauffaient au rythme du chant des cigales. On courait